

---

# Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 9 h 42

1 document

---

**EUREKA.CC**

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

# Sommaire

---

Le Devoir

8 mai 1999

**Tranches d'histoire sur pointes**

**3**

## LE DEVOIR

## Nom de la source

Le Devoir

## Type de source

Presse • Journaux

## Périodicité

Quotidien

## Couverture géographique

Provinciale

## Provenance

Montréal, Québec, Canada

Samedi 8 mai 1999

Le Devoir • p. B3 • 1206 mots

## Tranches d'histoire sur pointes

La Cinémathèque québécoise présente jusqu'au 27 mai, à la salle Fernand-Seguin, un hommage à Ludmilla Chiriaeff

*Martin, Andrée*

À l'heure où tout le monde s'interroge sur Radio-Canada et où la ministre Sheila Copps remet en cause son mandat, la Cinémathèque présente une série sur l'une des figures importantes des arts à la télévision dans les années 50 et 60 et grande dame de la danse au Québec. Hasard et coïncidence.

Je me suis souvent demandé à quoi ressemblerait le paysage de la danse québécoise si Ludmilla Chiriaeff (aujourd'hui décédée) n'avait pas décidé de venir s'installer au Québec. Je me suis aussi souvent demandé quel serait ce paysage si Mme Chiriaeff n'avait pas, pendant plus de dix ans, présenté, semaine après semaine, une quantité phénoménale de ballets (entre 250 et 300) à la télévision de Radio-Canada. Une chose est certaine: une bonne partie des téléspectateurs des années 50 et 60 n'auraient probablement jamais pu voir et découvrir, notamment par l'entremise de l'émission hebdomadaire *L'Heure du concert*, des oeuvres comme *Cendrillon*, *Pierre et le Loup* et *Jeanne d'Arc*, toutes trois sur la musique de Prokofiev, *Le Spectre de la rose*, sur la musique de Carl Maria von Weber, ou encore *L'Histoire du soldat*, sur la musique de Stravinski (pour n'en nommer que quelques-uns).

Si, aujourd'hui, on ne peut plus attendre grand-chose de la part de Radio-Canada

Fonds d'archives Ludmilla Chiriaeff

Ludmilla Chiriaeff

en matière d'art et de culture - au sens où l'entend notamment *Le Petit Robert*, i.e. : «*Développement de certaines facultés de l'esprit par des exercices intellectuels appropriés*» et, par extension: «*Ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer le sens critique, le goût, le jugement*» -, il en a été tout autrement à ses débuts, en 1952. À cette époque, tout était à faire.

«*Au début, comme il n'y avait pas de tradition et de paramètres pour la télévision, elle s'est abreuvée aux autres arts*», explique Dominique Dugas, programmateur des archives de la télévision et de la vidéo à la Cinémathèque québécoise. «*Les traditions de fiction que l'on connaissait, c'était le théâtre et le cinéma. Aussi, les gens qui ont fait la télévision étaient issus de l'un ou l'autre de ces domaines. Il n'y avait pas d'école de télévision. C'était, comme Mme Chiriaeff, des gens qui avaient fait leurs premières armes dans d'autres sphères de la culture. C'est peut-être ce qui explique la forte présence des arts de la scène à la télévision à ses débuts.*»

Qualitativement et quantitativement, les arts faisaient donc partie du quotidien

© 1999 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliCertificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19990508-LE-040

d'une bonne partie des ménages québécois. On pouvait en outre voir au petit écran du ballet et de l'opéra, mais aussi des concerts et du théâtre, ce qui demeure proprement impensable aujourd'hui. *«Ludmilla Chiriaeff a beaucoup contribué à la présence télévisuelle de la danse. Les téléthéâtres et L'Heure du concert étaient pour plusieurs une religion, un «must», à cette époque. Aujourd'hui, on ne voit pratiquement plus de théâtre à la télévision. Je crois que la télévision a beaucoup aidé au foisonnement de théâtres institutionnels et de compagnies de danse que l'on connaît actuellement. Elle a sensibilisé les téléspectateurs à ces deux arts, surtout en milieu rural, où il n'y avait pas d'accès possibles aux spectacles vivants. Le grand apport de la télévision aura été de démocratiser l'accès à ces deux arts en proposant aux gens de les voir chez soi.»* **Oser la culture**

À une époque où le Québec et le Canada en étaient encore à se chercher et à se forger une véritable identité culturelle - et ici, la danse en est l'exemple le plus frappant -, notre télévision publique accordait une large place aux arts et à la culture. Dans les années 50, on prononçait les noms de Léo Delibes, Gabriel Fauré et Frédéric Chopin, on célébrait l'anniversaire de compositeurs comme Igor Stravinski avec la présentation du ballet *Petrouchka*, sans appréhension face aux téléspectateurs. Ce qui est souvent loin d'être le cas maintenant.

C'est simple. On osait la culture et, par le fait même, on ne considérait pas l'ensemble de la population comme des incultes incapables d'apprendre et d'apprécier quoi que ce soit en matière d'art. Aujourd'hui, au moment où la

culture et l'art témoignent d'une effervescence sans précédent et où l'on compte de plus en plus de consommateurs de culture et d'art au kilomètre carré, cette même télévision se désengage totalement face à eux.

*«La tradition des téléthéâtres et de L'Heure du concert, c'était le fait de la télévision publique. La télévision publique est de moins en moins publique et de plus en plus soumise aux diktats des cotes d'écoute. Évidemment, les séries lourdes, les fictions lourdes et les talk-shows sont beaucoup plus populaires que les téléthéâtres, même si ceux-ci avaient leur public fidèle. Ils étaient beaucoup moins populaires aux yeux des publicistes. Et tout ça s'est fait au détriment de la culture et des arts. Aussi, avec les talk-shows, on pouvait entendre parler et voir les différents acteurs de la culture. Les gens n'avaient plus à consommer de la culture pour pouvoir en parler. On pouvait s'abreuver de culture en entendant, par exemple, Ludmilla Chiriaeff parler de danse dans telle ou telle émission.»*

La manière de voir et de penser la télévision et la culture à l'intérieur de cette même télévision s'est donc fondamentalement transformée, optant malheureusement pour un nivellement par le bas.

La société *fast-food*, *kleenex* et *zapping* dans laquelle nous vivons aujourd'hui a elle aussi sa part de responsabilité dans cette perte de culture au petit écran. Il faut toujours plus d'action, de culbutes physiques et verbales, de fantasmes de toute sorte pour épater la galerie. On sait de moins en moins observer, regarder, être tranquillement curieux face aux nouveautés, à l'inusité, à la poésie, à la musique, aux mots et aux mouvements.

La notion même de temps, celle de prendre le temps, a elle aussi définitivement changé. *«Un des rôles de la Cinémathèque, en diffusant ces archives, en rendant accessible aux gens une façon de voir et de faire de la télévision, c'est de participer à la réflexion. Est-ce que la télévision d'aujourd'hui n'a pas à retenir des leçons du passé? Ne devrait-elle pas retourner sur son passé pour voir comment on peut se munir à nouveau d'une véritable télévision publique et pour voir son mandat revenir là où il était à l'origine? Je pense que c'est une des grandes leçons que nous offrait la télévision à ses débuts, dans les années 50.»* En cette période de remous au sein de Radio-Canada, la question se pose, et elle se pose même sérieusement. Il ne nous reste plus qu'à espérer une véritable réflexion sur le pourquoi et le comment de notre réseau national, de même qu'une réelle volonté politique de changer les choses. Le rêve est permis. Prenez vos paris.

### Une tranche de l'histoire de la danse

Arrivée à Montréal le 30 janvier 1952 avec sa mère, son mari Alexis et ses deux enfants, Ludmilla Chiriaeff comprenait déjà qu'elle venait de rencontrer son destin. Avec ses origines lettones, un bagage culturel considérable et une solide expérience de la danse, dont des cours privés avec Michel Fokine, Léonide Massine et Harald Kreutzberg, une saison en tant que soliste à l'Opéra de Berlin et deux années comme première danseuse au Théâtre municipal de Lausanne, elle fait la connaissance de Jean Boisvert, l'un des premiers réalisateurs à Radio-Canada. Il lui propose de monter un ballet de 30 minutes pour la naissance de la première chaîne de télévision

canadienne. La danse au Québec allait donc d'abord se jouer à la télévision avant de prendre la direction de la scène, quelques années plus tard, avec un premier spectacle au chalet de la Montagne en 1955.

Ses premières créations en sol canadien s'intitulent *Les Éphémères*, sur la musique de Glazounov (1953), et *La Cage d'or* (1953). C'est là, dans les studios de Radio-Canada, qu'elle rencontre l'équipe de *L'Heure du concert*, composée entre autres de Pierre Mercure, Gabriel Charpentier et Henri Bergeron. Avec eux et ses premiers partenaires de danse, dont Françoise Sullivan, Eva von Gencsy, Eric Hyrst et John Stanzel, elle construit tout un répertoire et fait du même coup découvrir la danse classique à l'ensemble de la population québécoise, à raison souvent d'un ballet par semaine. Un travail colossal.

De cette époque bénie du petit écran, Mme Chiriaeff parle *«d'un des moments les plus forts et les plus grands de la créativité collective au Québec»* (extrait de *Propos et confidences*, 1977, présenté ce soir, 8 mai, à 20h). D'ailleurs, à partir du succès de ses ballets télévisés, elle pourra ouvrir un premier studio, constituer une première troupe, les Ballets Chiriaeff, et, en 1957, fonder les Grands Ballets canadiens. *«L'ensemble de ces émissions, dont Radio-Canada a peut-être conservé une cinquantaine, témoigne d'une époque, d'une façon de faire de la télévision qui a complètement changé. Tout se passait en direct. Mme Chiriaeff avait une sorte de boulimie de création et de travail parce qu'il y a quelque chose de boulimique à produire et à chorégraphier une fois par semaine à la télévision. Je ne pense pas que personne*

*puisse se permettre encore ça aujourd'hui. Mais ce fut indéniablement la création de tout un mouvement artistique qui n'existait pas auparavant.»*

Véritable âge d'or de la danse à la télévision, on retiendra aussi de cette époque la qualité du travail et l'ampleur des moyens. Des danseurs drôlement bien formés pour un Québec qui n'a pas la moindre tradition de ballet et où la danse est encore vue comme l'oeuvre du diable, des chorégraphies souvent imposantes, comme *Petrouchka* (60 minutes, 1957, présentée le 26 mai à 20h) ou encore *Coppélia* (60 minutes, 1956, présentée le 25 mai à 20h), dans des décors et des costumes aussi élaborés qu'on peut en retrouver aujourd'hui à la scène, et ce, pour une représentation unique. Une somme de travail et des moyens importants étaient donc déployés pour la mise en place de ces émissions, sans compter les nombreuses heures de répétitions pour concevoir et apprendre les ballets. Un dynamisme exceptionnel habitait les acteurs de cette télévision et de cette danse, toutes deux naissantes, dont la culture québécoise bénéficie encore, presque 45 ans plus tard.

#### **Illustration(s) :**

Avec l'équipe de *L'Heure du concert* et ses premiers partenaires de danse, Lumilla Chiriaeff construit tout un répertoire et fait du même coup découvrir la danse classique à l'ensemble de la population québécoise, à raison souvent d'un ballet par semaine.